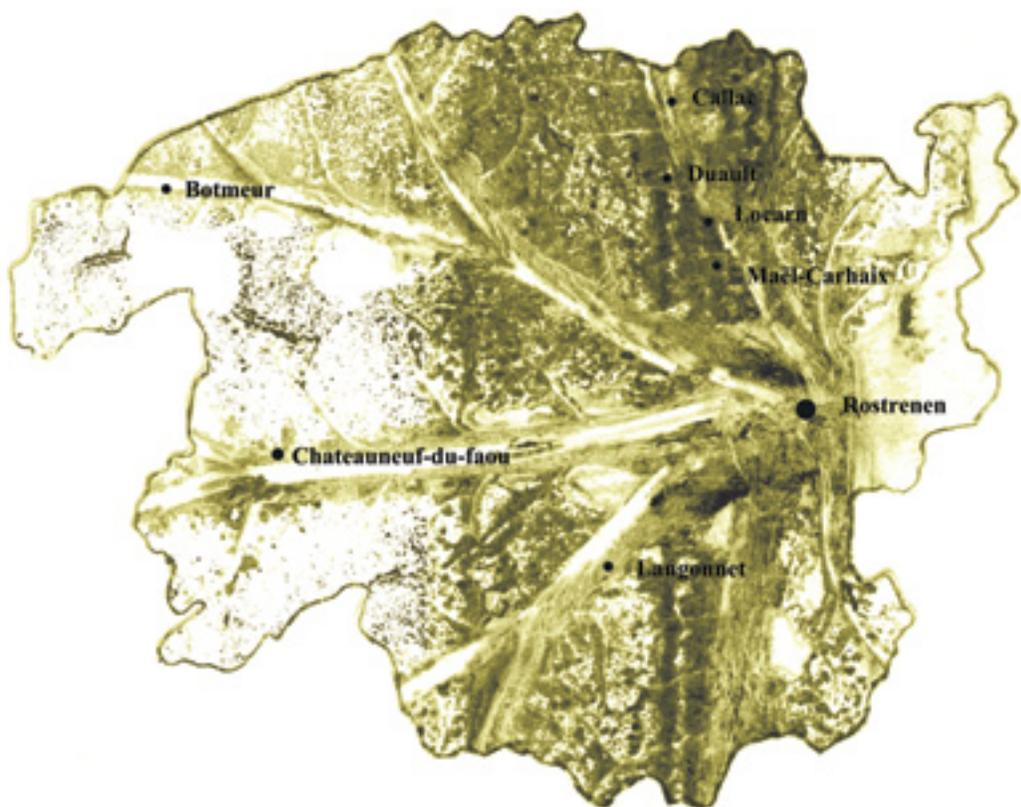


DÉCALAGES  
DANS  
LE PAYSAGE



JEUX  
D'ARPENTAGES



## Préambule

D'octobre 2020 à mars 2021 j'ai été en résidence curatoriale (entendre être en charge de la programmation, de l'écriture et du suivi artistique) au sein de la Fourmi-e, association culturelle qui œuvre dans le champ de l'art contemporain en milieu rural. La Fourmi-e n'a pas de lieu physique qui lui soit propre pour accueillir ses événements. Elle se définit comme une fabrique artistique nomade. Chaque événement, résidence, partenariat s'inscrit dans des projets dits de territoire. L'association a construit son identité autour de deux événements phares que sont les circuits artistiques « In Cité » (résidences artistiques sur l'espace public dans des communes du centre Bretagne) et « Champ d'expression » (résidences artistiques dans des fermes). Elle construit également des partenariats avec des établissements scolaires, sociaux, de santé, d'insertion, et avec nombre d'associations locales.

Forte de son existence de près de 10 ans, et d'une solide culture d'éducation populaire, cette association est une fabrique de liens en tout genre, et sait se rendre présente là où on l'attend, comme là où on ne l'attend pas.

J'ai eu la chance de recevoir la proposition d'une carte blanche pour construire les invitations artistiques et la ligne curatoriale de la saison culturelle 2020-2021.

J'ai décidé d'inscrire cette résidence dans la continuité de mon travail artistique dont les axes de recherches questionnent nos usages du monde et nos cohabitations avec le reste du vivant.

J'ai invité des artistes à travailler depuis un socle de préoccupations communes afin de porter un regard sur ce que Baptiste Morizot nomme « une crise de la sensibilité » et formuler des propositions artistiques.

Sur fond de « crise environnementale », une fois le constat établi qu'il nous faut au plus vite construire de nouvelles modalités de relations avec le monde vivant, comment bâtir de nouveaux compagnonnages avec les non-humains ?

Comment faire l'expérience d'un sol en commun, d'une ascendance partagée et d'un avenir lié ?

Croisant les préoccupations formulées par les penseurs de l'anthropologie de la nature, comment, de manière sensible, participer à la nécessaire reformulation des concepts aux travers desquels nous vivons notre lien à «la nature». Comment nous proposer des perspectives et des pratiques qui nous permettent de vivifier ce que nous pouvons percevoir, comprendre, et tisser comme liens et relations avec le vivant ? C'est donc depuis le terreau de ces interrogations que j'ai initié des invitations, auxquelles ont répondu 20 artistes sur différents événements.

La résidence curatoriale est une proposition singulière dans le parcours d'un artiste qui a plus coutume d'être invité que d'inviter. C'est une sortie hors de l'atelier et de notre propre logique pour aller à la rencontre de cheminements artistiques, de gestes, de déploiements créatifs impulsés par d'autres artistes. L'occasion d'explorer, à travers l'altérité, d'autres manières de chercher, de bâtir des liens, de proposer au partage des matières. Cette expérience peut être l'opportunité de dessiner une carte depuis laquelle s'orienter un peu autrement, l'occasion de faire émerger de nouveaux itinéraires à suivre pour décaler notre regard et enrichir nos imaginaires.

L'édition que vous tenez entre les mains est un prolongement de ce jeu de déplacements, des corps, du regard, des rôles, des habitudes et des sensibilités.

Une invitation à se faire inviter, un jeu de pistes, une écriture chorale, un décalage dans le paysage.

Anne Da Silva

Chers et chères artistes,

Je vous envoie ce message suite à votre participation à la programmation de la Fourmi-e lors de ma résidence curatoriale. Je m'attelle depuis quelques jours à construire les bases d'une édition de fin de résidence. Je ne souhaite pas faire un catalogue. L'idée de la cartographie, que j'avais évoquée dans ma note d'intention, semble être la piste vers laquelle je me dirige. Marcher, sentir, cueillir, regarder, se perdre, tracer, trouver... Jeudi je pars m'isoler dans un gîte du centre Bretagne pour quelques temps, pour favoriser l'attention continue. J'ai pour projet (accompagnée de **Sophie Hoarau**, qui sera mon double regard sur cette expérience) d'aller arpenter les lieux où vous avez été en résidence, ou en intervention. J'aimerais partir sur la piste de vos chemins, et voir où ça me mène dans l'expérience du regard et du sentir. Sans doute, il pourrait être question par la suite d'éditer une carte, qui propose au lecteur des « randonnées », avec des invitations à se rendre dans des endroits précis, et à se mettre à l'écoute, au regard ou à l'expérience de quelque chose.

C'est dans ce sens que je vous sollicite.

J'aimerais beaucoup que vous me fassiez une invitation à :

- Me rendre quelque part de précis (en coordonnées géographiques ou en description des composantes nécessaires d'un paysage) ou un itinéraire qui soit issu de vos expériences de présence dans le centre Bretagne, ou de l'histoire liée à vos créations pour la Fourmi-e
- Y développer une attention particulière à ou une action.

Je suivrai alors ces pistes.

J'en rédigerai probablement des notes, des traces.

Si vous m'en donnez l'autorisation, je mélangerai vos mots et les miens, le cas échéant. Toute forme d'invitation est la bienvenue : lacunaire, poétique, graphique, absurde, concrète...

L'important pour moi est de pouvoir suivre vos pistes et d'en faire peut-être la base d'un topo-guide revisité pour promeneurs joueurs.

Au plaisir de lire vos propositions,  
à bientôt,  
Anne

## RÈGLES DU JEU

LES CHANTS DU MONDE

Invitation :

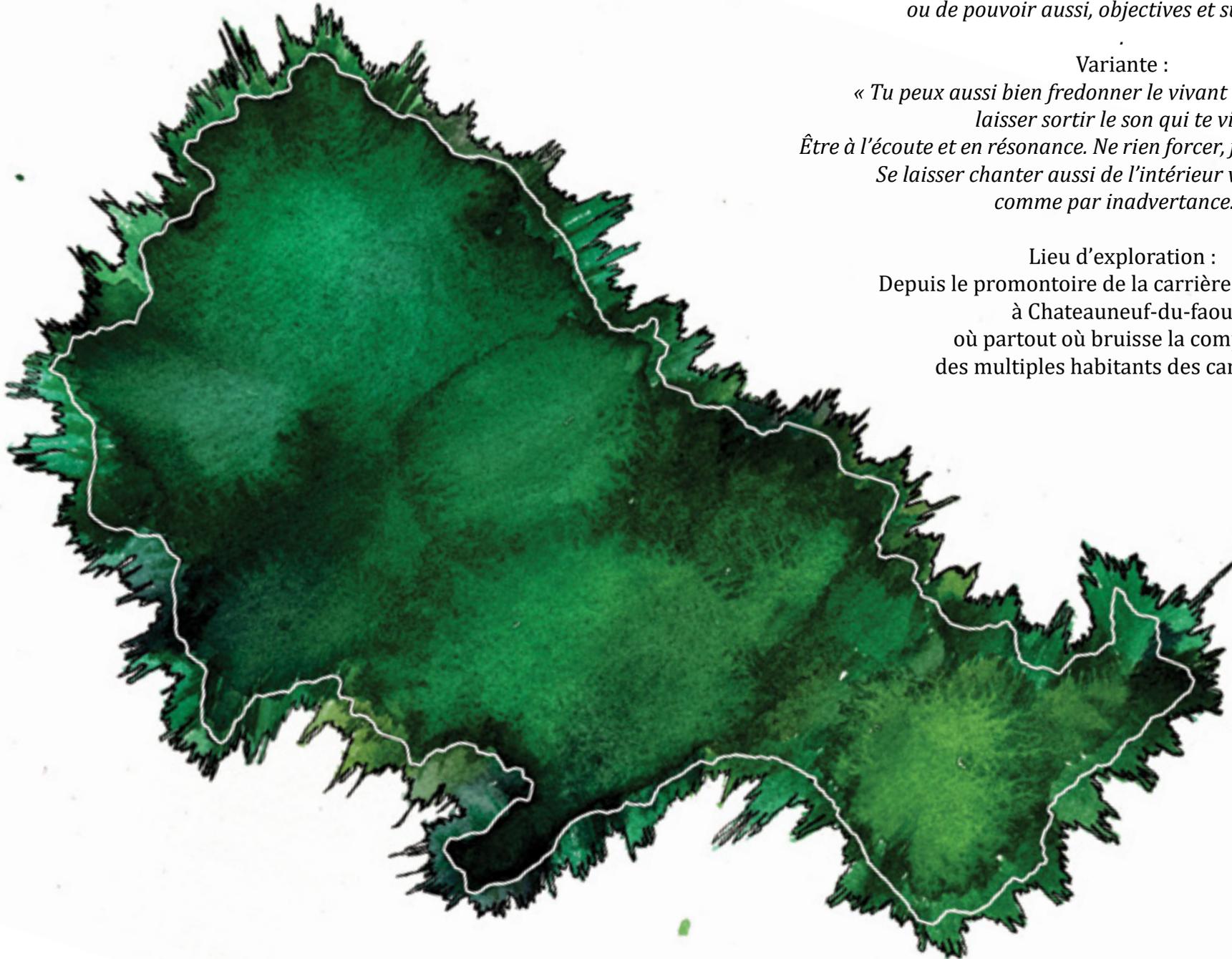
*« Cuisine ton propre petit vacarme.  
À l'écoute des molécules de sons décelables  
dans les endroits que tu retraverses (et leurs souvenirs),  
les bons les pas bons, de sève de sang, de carburants divers.  
À l'attention de n'en ignorer point, autant que ouïr se peut.  
À l'écriture de leur embrouillamini, et de leurs échelles de distance  
ou de pouvoir aussi, objectives et subjectives »*

Variante :

*« Tu peux aussi bien fredonner le vivant dans tes balades,  
laisser sortir le son qui te vient.  
Être à l'écoute et en résonance. Ne rien forcer, juste se laisser chanter.  
Se laisser chanter aussi de l'intérieur vers l'extérieur  
comme par inadvertance. »*

Lieu d'exploration :

Depuis le promontoire de la carrière de l'eau verte  
à Chateauneuf-du-faou  
où partout où bruisse la compagnie  
des multiples habitants des campagnes



J'écrase la mousse sèche entre mon crane et le rocher.  
Je tourne la tête de droite à gauche chuigrgr-chuiigr-  
chuiigr. Tout à côté, sur les géraniums robert un bourdon  
butine-vole-butine par séances régulières bzzzzz bzzzzz  
bzzzzz bzzzz Plus aigü, de tous bords, embrassant les  
ffffffuiiiiiiffuuuuiffuiiiiiiffuii discrets du vent, les  
zaizaiements des insectes volants, agiles, rapides, chacun affairé à  
la nécessité de sa course.

Le vent, un peu plus fort, tout en haut, tout en bas, ubiquie, souffle  
tiède dans le dos, bruissement de la cime du frêne. Les feuilles  
balancent. Chaque feuille et toutes à la fois. Frottements. Valses.

En vase communiquant, l'air plus grand dans les poumons,  
liquides dans les cellules du corps.

TuuuuTit TuuuTit TuuuTit un martin pêcheur, tout  
près, se pose sur les branches mortes qui jonchent l'eau.

Que dit-il ? C'est chez moi ? Y a du poisson ? La lumière est belle ?  
Pllloook, vole et piqué, un poisson dans le bec.

Les gouttes d'eau perlent du clapet.

Ripipipi cuiccuic RuitRuitRuit d'autres oiseaux chantent et  
crient. C'est grinçant, perçant, ténu ou mélodieux.

L'air porte les cohabitations.

Les mondes se côtoient et se superposent.

S'informent et se guettent.

Splutch, un poisson avale une mouche.

Je ne perçois pas le bourdonnement qui s'arrête.

Sous la surface, la peau d'écaille fend l'eau,  
déplacements des fluides.

Je m'y joins en pensée, l'ouïe en sensation. Tendue vers. Entendre  
les racines qui plongent dans les interstices du schiste, lentement  
la pierre s'effrite, crrcrrra crrchhhrii, réseaux souterrains,  
communication des bas fonds, trait d'union de la terre et du ciel.

Par analogie avec mon corps en vie, entendre le souffle épais de la  
sève, et du chêne, et des orties voisines.

Sur l'eau les pollens des saules, ondulent, nappe d'huile.

Les pattes, tttttttttttt des araignées tapies dans leurs toiles  
innombrables, tissent entre les branches des arbres morts qui  
percent l'eau, des capteurs pour la lumière du soir.

Il y a ce que l'on entend par les oreilles, ces multiples interactions  
du monde vivant et des éléments, et ce que l'on entend par  
l'entendement, par la couleur, les sensations sur et sous la peau.

La réserve de sensible derrière les surfaces.

Chaque chose en continu, ou se donnant relai.

Boucles sonores, joyeux vacarme sans fin.

Le fameux silence reposant de la campagne.

au matin  
les bruits s'égouttent  
et le jour remplit ses nappes sonores  
puis vient l'heure des bains de tapage dans  
la lumière du soir.

POINT DE BASCULE



Invitation :

*« Je ne sais pas ce que représente ce mur que j'ai rencontré  
(j'aimerais beaucoup lui attribuer des coordonnées géographiques),  
mais il a été très intense pour moi. Le mur. »*

Variante :

Chercher, à votre façon, à entrer dans le mur.

Lieu d'exploration :

coordonnées 48.379040,-3.397917

ou tout autre endroit où un mur interrompt la marche.

Nous marchons pour partir à la découverte des alentours proches de la ferme où Anaïs est en résidence. Elle a déjà exploré le trajet et veut me montrer un endroit avant que l'on s'enfonce dans la forêt sur des chemins de randonnées. Nous suivons la route qui descend, plus absorbées par notre conversation que par le détail de ce qui vit autour de nous.

Nos pas déroulent, nos langues suivent, emportées par les lignes qui s'écrivent avec nos corps, nos mots, nos pensées sur le tracé bien établi de la route départementale.

De grandes étendues de champs, pas d'ombre, un hameau, des indications de travaux, la route sinueuse, l'entrée dans une zone boisée, des pentes qui se dessinent, un ruisseau en contrebas, le début de l'été, participent distraitemment de notre marche.

Anaïs s'arrête.

Je fais de même.

Corps immobiles, l'attention se déplace, les mots se suspendent.

Elle me montre le « mur ».

Une paroi rocheuse plutôt. Elle se tient là, inattendue, chapeauté de sous bois, ronces, fougères et orties à ses pieds, dans un renforcement du bord de route.

Point d'arrêt, et de bascule.

La roche est saillante, grise, rouille, verts lichens.

Le sol en tranche, paysage vertical.

Poussées, compressions, fusions, matière fossile, surgissement des temps lointains.

Notre passé qui s'écrit en strates, et mouvements contradictoires.

Droit, devant nos yeux les temps magmatiques, circulaires, d'avant la ligne, d'avant l'histoire.

On se tient un moment devant la paroi, absorbées.

Puis on tourne les talons, on reprend la marche, nos conversations et le cours linéaire de la vie.

Je reviens plusieurs fois, accompagnée ou non, pour me tenir un temps face à face.

Au pied de ce bord du monde.

Qui ravit aux racines des chênes la générosité d'un sol d'humus.

Qui rappelle l'origine minérale du monde.

La possibilité d'un retour au commencement.

À la surface inerte.

Je me tiens face au mur,

tantôt prise par l'envie de gravir et de fouler des pieds cette roche, d'en faire un promontoire d'où embrasser la forêt verte et bruisante, de voir et d'entendre loin ;

tantôt chérissant l'envie de s'enrouler au pied, de se faire longuement roche, stratifiant patiemment les contours de sa propre histoire.

Interrompre le mouvement.

Suspendre la ligne.

Expérimenter le point.

un instant d'arrêt sur le mot trajet,  
emprunté à l'italien *tragetto*, signifiant 'traversée' et 'sentier' ;  
dérivé de *tragettare* 'jeter'  
et du latin *trajectare* 'traverser' et 'transpercer',  
il dit à la fois

l'espace à parcourir d'un point à un autre  
et l'action de traverser l'espace qui sépare deux lieux  
chemin creux déchu, on n'emploie plus le vieux verbe *trajeter*,  
'passer d'un bord à l'autre d'une rivière' et  
'faire traverser un fleuve à quelqu'un'

ici toutefois, l'on *trajette* immobile, en pensée, d'un bord à l'autre de

EXPÉRIMENTER DE NOUVEAUX SENTIRS

Invitation :

*« marchez là les yeux fermés, pendant 7 minutes, en silence  
>> écriture automatique 7 minutes, dans la foulée,  
là où vous serez arrivés. »*

Variante :

Vous pouvez doubler ou tripler le temps pour explorer davantage  
Vous pouvez aussi vous laisser guider en silence par un comparse  
et échanger les rôles.

Lieu d'exploration :

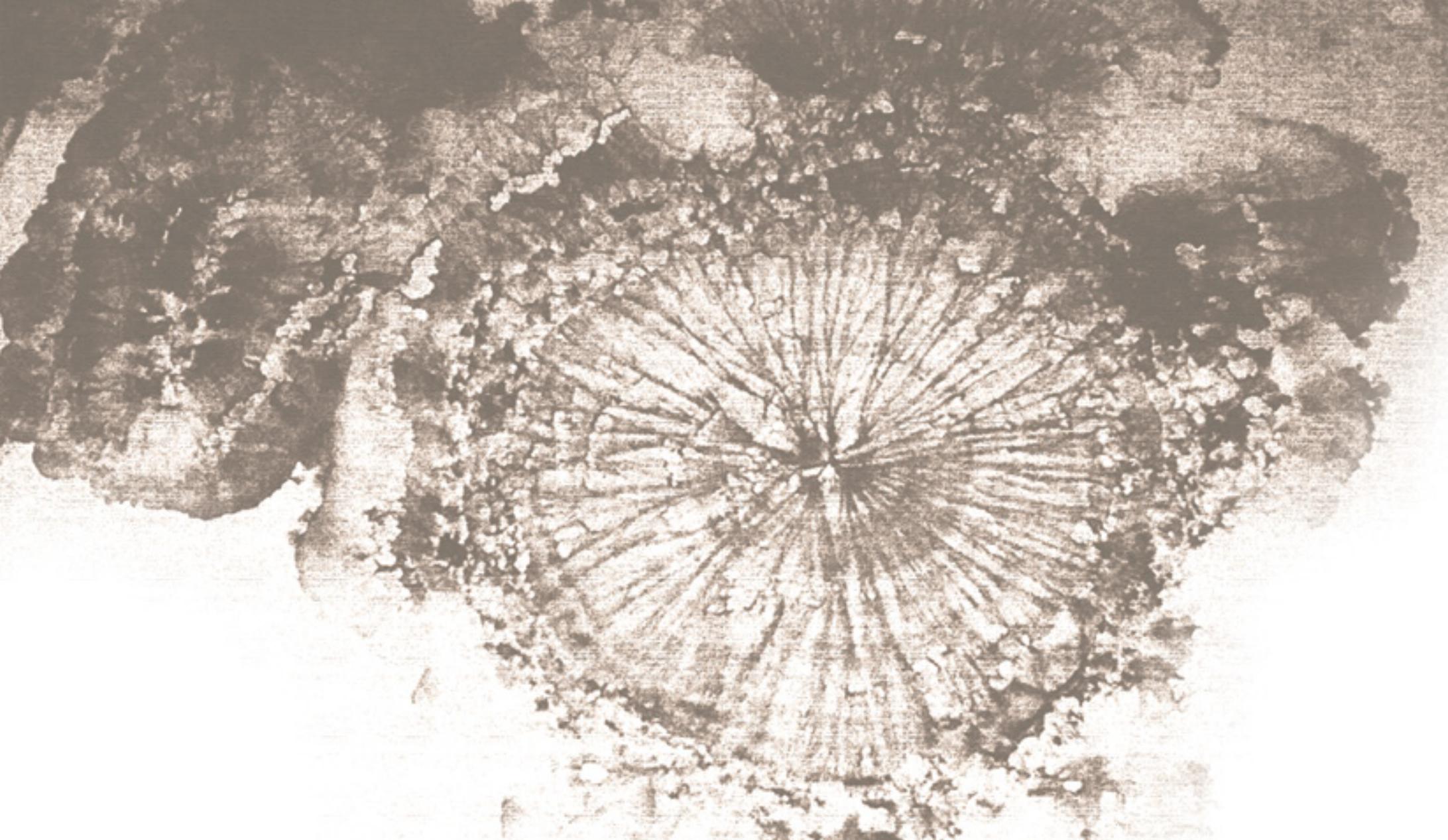
Un bout de sentier  
entre la ferme de Lézéfranc et la ruine du moulin,  
ou un sentier déjà arpenté



Je me tiens bien au centre du sentier, les yeux consciencieusement fermés. Je revisite en mémoire le chemin que je viens de faire. D'abord une ligne droite, puis on descend par un sentier plus humide, sous les arbres, proche du ruisseau. Je ne sais quelle distance je vais parcourir en 7 minutes. Je me lance décidée à chercher l'assurance, à oser. C'est sous mes pieds que ça se passe. Je cherche les cailloux, le sol ferme. L'herbe est devenue suspecte. Dès que c'est mou je cherche à infléchir ma direction. Je pense à me mettre pieds nus. Non, peut-être sentirais-je mes appuis plus vulnérables. Quand sous mes pieds, tout est trop tendre, c'est que je perds la direction, je tâtonne sans retrouver le sentier. Je me baisse et cherche avec les mains. Elles savent reconnaître, et retrouver les cailloux guides. Je sens que je prends de l'assurance, la tête haute, pointée vers le ciel, j'avance. Mon nez hume. Derrière les paupières la danse des éclats chauds du soleil. Les oiseaux à l'unisson. La sensation change sous la semelle, ma verticalité s'incline, j'oscille un peu, je guette les modulations. L'ombre m'informe, je dois entamer la descente. Je tends l'oreille à l'écoute du ruisseau pour indice. Le chronomètre sonne le retour aux 5 sens.

(Sept minutes ce n'est somme toute pas long, et j'ouvre les yeux sur la croisée des deux chemins. Anne est à quelques brasses en aval. Si je m'assois au carrefour, me piétinera-t-elle ? Dans un instant. Le temps de revenir à la sensation première :) Je marche vers le matin – (attends, Anne passe) – j'ai fermé les yeux et les premiers pas aveugles m'ont dit ce à quoi je n'avais pas prêté attention : vers l'est. Mon souvenir dessine ce peut-être rang d'arbres à travers lesquels le soleil ondoie sur ma tempe ; la sensation – le clair et le chaud – va et vient sur la peau du visage surtout. Ensuite, est-ce que je sais ou est-ce que je sens que c'est en contrebas à ma droite, que ça pente ; au son c'est plus dense à main droite ; arbres, oiseaux, ondes d'air. À main gauche, du maïs je crois ; y avait-il un talus ? ce n'est pas sur ce flanc-là que ça babille, quelque grillonnement seulement, ça plate. À quelle minute le râpeux du sentier s'est-il dérobé ? tout est herbe soudain sous les pieds, et je n'ai pas pensé (comme Anne vient de le faire sous mes yeux assis) à tâter le sol des mains aussi ; j'ai rebroussé. Et puis ça s'ouvre, le soleil n'est plus en ondes mais en étale, et les tourterelles parlent aussi fort que mes tongs.

## LA STRATÉGIE DU LICHEN



Invitation :

*« Elle nous a parlé d'un vieux château d'eau, un lieu abandonné, où elle a peint des jambes poilues. On peut encore monter tout en haut et il y a une superbe vue panoramique. On n'est pas censés y monter mais on peut y monter. »*

Variante :

Cherche dans les murs fissurés et décrépis, des bêtes tapies, un langage aux nuages, des commencements de monde.

Lieu d'exploration :

Ancienne station météo abandonnée ou tout lieu où la stratégie de colonisation du vivant interragie avec les architectures humaines.

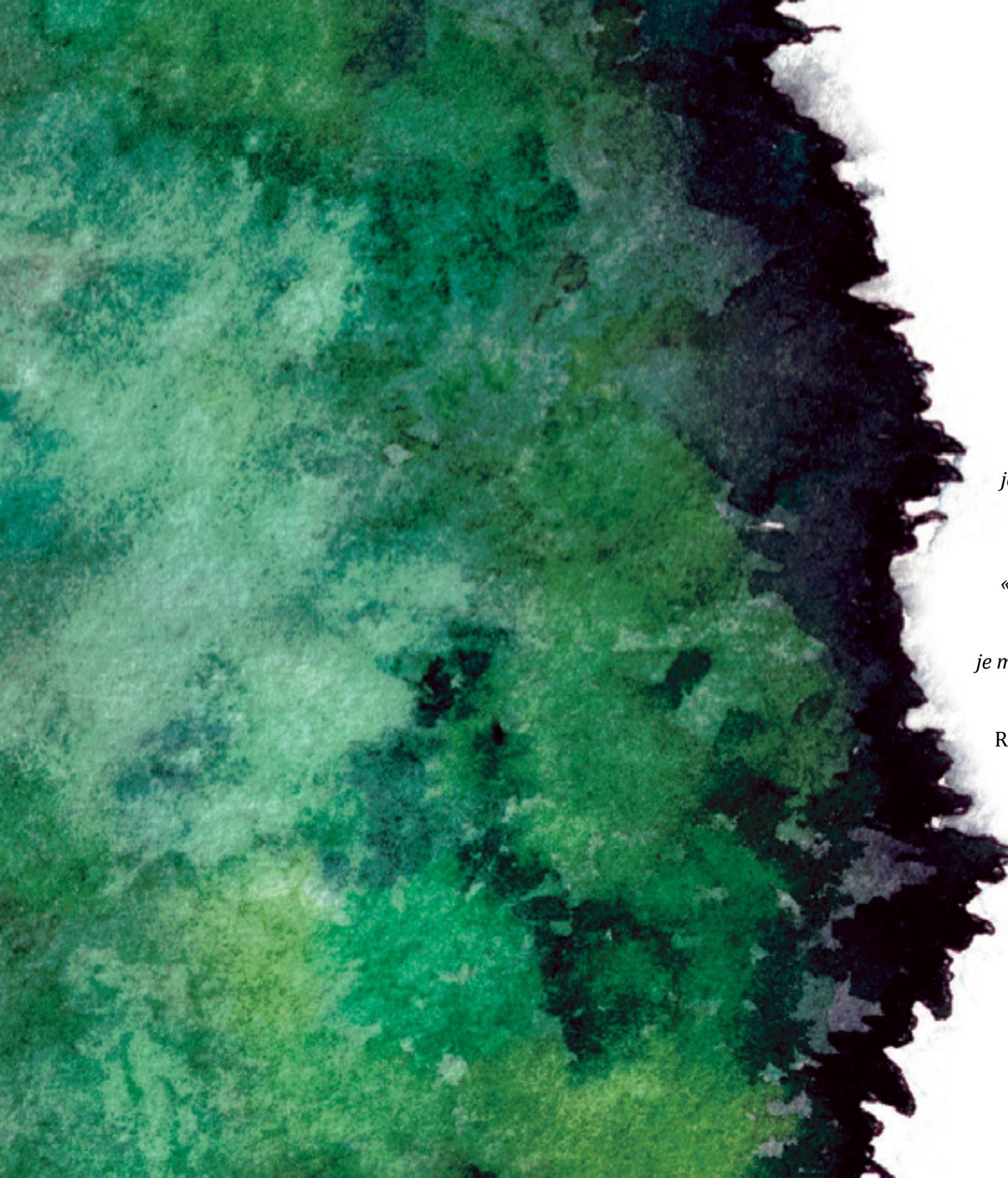
Nous nous garons au bout du chemin.  
L'ancienne station météo est facile d'accès.  
Nous entrons dans la cour.  
Les fenêtres basses du bâtiment sont murées, patchwork régulier de parpaing. À l'étage, les ouvertures sont béantes.  
Sur le haut de la tour, le revêtement en losange d'amiante s'effrite, le lierre prend la place. Là où il peut il tente ascension et déploiement, amorce d'enforestement. La bâtisse s'hybride, s'anime de courbes, d'épaisseurs feuillues, de bruissement au vent. D'autres vivants s'invitent au logis abandonné des hommes, une manière différente d'habiter l'espace s'invente.  
Sous l'escalier recouvert de végétation la porte est ouverte.  
Nous entrons.  
La pièce murée est sombre, odeur humide et salpêtre.  
Attirées par la luminosité des étages nous montons l'escalier de la tour. Chaque niveau supérieur est nimbé de soleil. Tout ce qui tient de la paroi mince est au sol, miettes de plâtre, de ciment et de papier. Ne restent que les murs porteurs, porteurs de mots et de gestes peints, support de jeux graphiques, de déclarations, de symboles et de dessins. Structurant l'espace, les ossatures de bois des pièces éventrées sont intactes, et les charpentes apparentes. Squelette d'une créature de béton, d'amiante et de bois. Nous errons un moment dans ce labyrinthe de temps mélangés, de strates d'écritures, de dedans-dehors, de chaos et de beauté.

Avant de ressortir nous explorons, à la lampe du téléphone, le rez-de-chaussée plongé dans le noir des parpaings d'obstruction. Les pièces s'alignent. L'obscurité semble avoir tenu les visiteurs et les fracas à l'écart.  
Dans les dernières chambres d'autres écritures tapissent les murs. En grands cercles concentriques, et arabesques rayonnantes de mycellium brun, des champignons sont à l'oeuvre. Ils dessinent avec l'extension de leurs êtres mêmes, une présence au monde organisée en subtiles rosaces. Sur un autre mur ce sont des lichens noirs qui composent une nouvelle partition graphique.  
Des archipels de formes aléatoires émergent de chaque effritement du revêtement mural en mosaïque pubescente.  
Les murs plongés dans le noir et l'obscurité se métamorphosent en lit et banquet pour organismes premiers et autotrophages.

Les dessins qui se déploient devant nous sont ceux, complexes et purs du commencement d'une mécanique de vie faite d'alliances et de mélanges, d'adaptations et de stratégies symbiotiques.  
Les tracés sont vivants, ils tiennent d'une écriture mouvante, atemporelle et universelle. Ils dessinent l'invitation à une lecture polyphonique et polylinguistique du monde où des récits inter-espèces du commencement pourraient se lire en suivant les circonvolutions du mycellium.

trop facile,  
les amorces d'enforestement et les grignotements poreux  
sont partout  
la ruine, dans sa plénitude, s'est recouverte  
de son humus minéral chantant  
fragments de ciment ténor et de brique ténue,  
gongs des fer à béton  
à chaque pas la symphonie désaffectée  
et sur les murs une littérature organique  
se dispute les récits originels en germe  
sous les tsst tsst sévères de discrètes censeuses  
pendues aux plafonds  
au seuil de ces « commencements de mondes »,  
les trucs neufs piétinent  
avidés et angoissés d'apprendre à écrire leurs premières fissures

SE TENIR SUR LA LISIÈRE



Invitation :

*« Je reste là, encore un peu parce que  
je n'ai pas bien vu finalement  
je regarde donc sans lendemain  
je regarde depuis un surplomb de verdure,  
un peu au dessus de la ville. »*

Variante :

*« j'ai planté un bâton dans le sol et je mets  
un autre bâton en équilibre dessus  
cela me prend un certain temps  
je me recule [...] rien n'a disparu, au contraire. »*

Lieu d'exploration :

Rostrenen, panorama au dessus de la ville,  
clairière adossée à un bois  
ou tout espace dégagé  
où se tenir entre deux mondes.

*« Je pourrais, bien-sûr, revenir demain,  
mais seulement, s'il y avait la nuit  
et avec tant d'incertitudes le choix est vite fait  
Je reste là, encore un peu, parce que je n'ai pas bien vu finalement.  
Je regarde donc sans lendemain.  
Je regarde sans connaître ce que je regarde.  
Je ne regarde plus vraiment,  
je vois  
et quand je vois,  
j'écoute,  
je pense,  
avec tout le paysage,  
au-delà du paysage.  
C'est parce que  
c'est parce que beaucoup de choses, que tout est là »*

Je m'allonge, au milieu,  
entre.  
Je ne tiens ni de l'un, ni de l'autre.  
Au bord de la ville, au bord des bois.  
Deux foules, bruissantes,  
de face ou de dos peu importe,  
le revers et le verso,  
l'immobile et l'ondulante  
la lisière est la rencontre, sans choc, sans camp,  
deux appartenances.

Essayer de s'y tenir,  
plus longtemps encore,  
jusqu'à ce qu'il nous reste quelque chose de l'indistinction.

à la lisière se nomment les deux appartenances en regard,  
qui se ressentent et tentent de se nommer un peu,  
mais tout en s'attachant à « ce qu'il nous reste de l'indistinction »  
avec celle de l'équilibre, l'invitation à discerner,  
ou seulement effleurer, l'indistinct  
chercher les états de lisière, avec le corps, avec le sens,  
avec les mots aussi ?  
(ceux qui distinguent et les mots communs ou qui se font échos)  
poser les bords à bords et trajecter encore

le revers et le verso comme deux faces différentes,  
comme si le pile de la face endroit-recto pouvait varier  
à chaque tour de la pièce,  
ou selon l'angle de vue ou l'humeur du jour  
ou comme un taffetas changeant  
l'accouplement du revers et du verso racontent deux facettes  
sans dire deux faces opposées

se tenir (à la lisière) ; tenir de (ni l'un ni l'autre) ; tenir (l'équilibre, le fil)  
ce tenir qui a la même racine latine que le verbe tendre  
(aux si nombreux dérivés tous deux)  
et que ténu, tenace, tenailles, ténor, tiens !, content, continent,  
et attenances  
qui en ancien français s'est dit d'une pensée,  
d'un sentiment qui dépend de quelque chose,  
et désigne une dépendance contiguë, des relations étroites ;

CHÉRIR

Invitation :

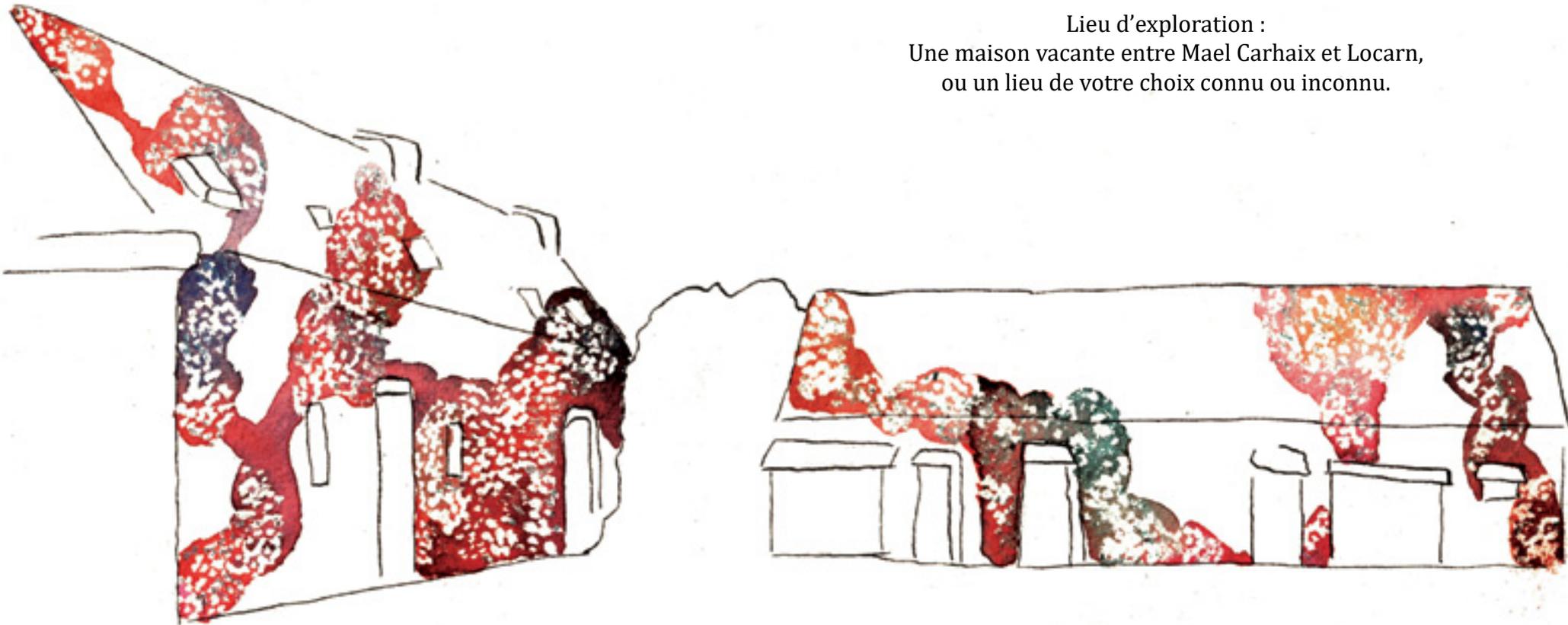
*« Il y avait une maison avec des déchets de vie sur le parvis  
et puis une grange aux tôles battantes [...] ton passage ferait réparation encore.  
D'autres regards et des mots mêlés pour essayer, encore  
et pour soigner cette rencontre là. »*

Variante :

À renouveler chaque fois que le cœur vous en dit.  
Prenez le temps, à votre manière, de chérir l'endroit.

Lieu d'exploration :

Une maison vacante entre Mael Carhaix et Locarn,  
ou un lieu de votre choix connu ou inconnu.



Nous arrivons dans la pente face à la maison.  
La cour est ouverte, sans barrière, ni portail.  
Nous marquons un temps d'arrêt, pour embrasser de la vue  
l'ensemble des bâtiments,  
et par égard aussi.  
Même quand il n'y a pas d'habitants, il y en a, de toutes sortes  
et puis la mémoire.  
C'est pour elle qu'on vient.  
Pour souffler des notes avec nos yeux, nos cœurs et corps neufs  
ici.  
Des notes, on les lance et qui sait, si elles résonneront et  
s'imprimeront aussi dans la mélodie du lieu.

Nous voyons l'ancienne ferme sous le soleil. La vie laissée en  
suspens, les rideaux tirés, la cour humble, où l'herbe grignote  
le bitume.  
Pas de paysans, de paysannes, pas de vaches, ni de chien, chat,  
poule, coq et cochon.  
L'autre maison, celle dit de retraite est dans le bourg.

On regarde, on cherche à percevoir non pas l'absence, ni l'abandon  
et ce qui s'effrite, mais la vie tapie, au bord, encore un peu sur le  
palier, et dans la lumière des mansardes.  
On projette, non pas l'existence dure, le huit clos et les regards  
fermés, mais le soin aux bêtes, la praticité du hangar pour le bois  
qui sèche, la cour en quartier général, et les hirondelles dans la  
salle de traite. Nous savons que la ferme est riche de souvenirs  
encore chevillés dans des corps.  
On active, naïvement, ces souvenirs qui ne sont pas les nôtres,  
mais pourquoi pas.  
Les vies sont poreuses, la pierre aussi, elle enregistre.  
Je dépose les œillets des poètes emmenés pour l'occasion dans  
l'évier ensablé d'humus sur le perron.  
Sophie tourne le robinet, l'eau sort, arrose notre petite offrande.

Elle se doutait que l'eau n'était pas coupée.

Nous sentons et percevons que la maison a ses veilleurs et que la  
vie passée et à venir y est tenue modestement en respect.  
C'est cette vision que nous cultiverons.

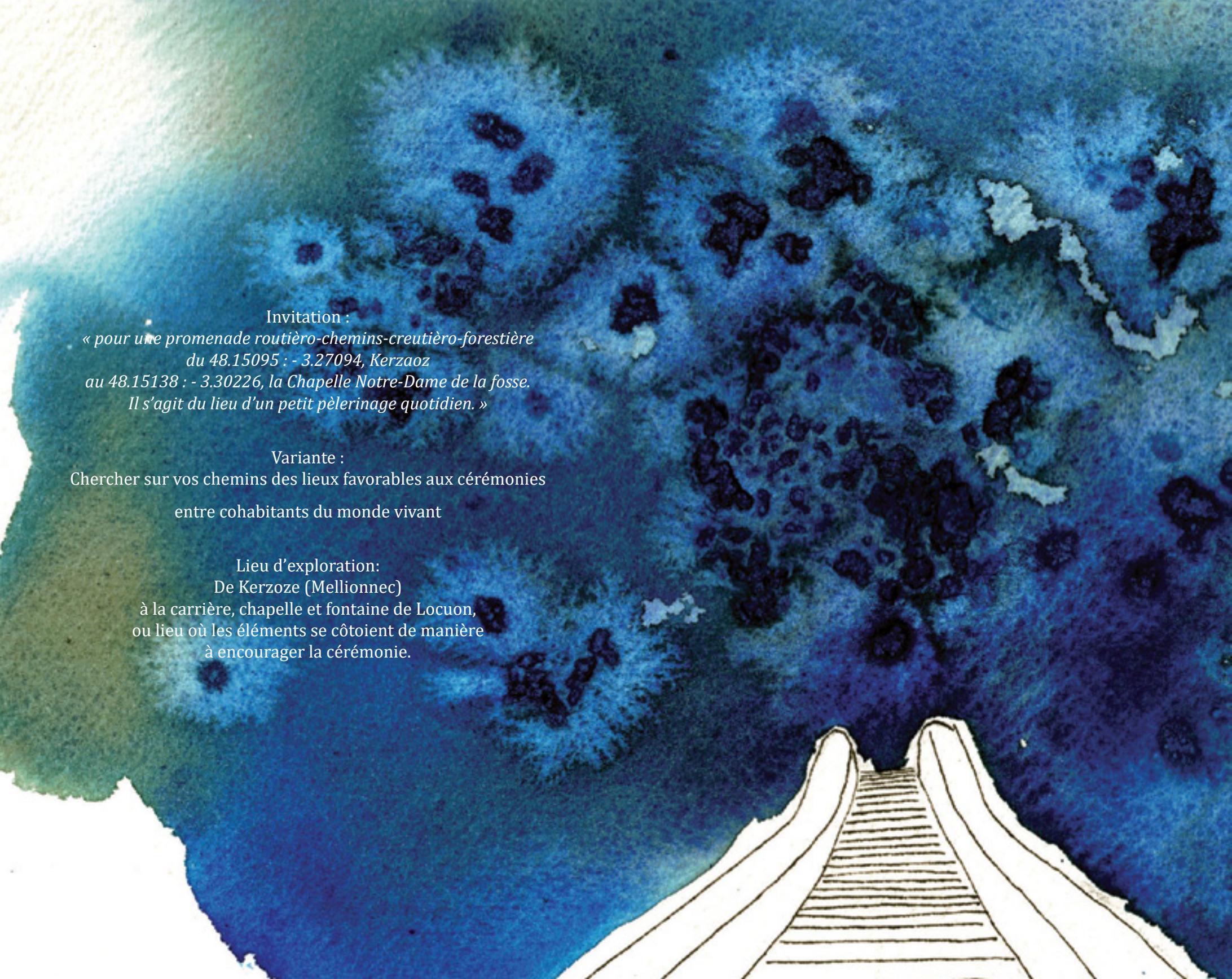
invitation à renouveler en nombre de fois  
mais aussi à renouveler le ressenti sur le vacant  
qu'on fait facilement avec une maison de vacances,  
vacante la plupart du temps  
mais activée illico dans nos imaginaires,  
tandis qu'on peut peiner à activer la maison inhabitée,  
qui nous paraît plus profondément inerte

ce que « le cœur vous en dit »,  
à suivre l'itinéraire proposé mais aussi à le déplacer,  
le faire changer d'échelle, le tenter plus intérieur ou plus partagé,  
le circonscire à sa guise dans le temps et l'espace  
« sans barrière, ni portail »,  
à la lisière aussi de l'inhabité et de l'habité, au bord d'un réhabitat

non seulement l'attention mais les égards,  
avec l'écho sonore au regard  
égaré, de l'ancien verbe esgarder 'veiller sur, avoir soin de',  
a d'abord signifié 'avis, opinion', puis 'considération, décision' ;  
de ce sens disparu vient celui de 'sollicitude',  
action de considérer avec une particulière attention,  
employé aujourd'hui avec des sens plus ou moins  
atténués ou forts selon les locutions,  
à cet égard, à tous égards, par égard, sans égard... manquer d'égards

cette maison, au bord,  
en lisière encore, en équilibre encore,  
entre « la vie passée et à venir », à tenir,  
cet ensemble de bâti,  
comme un petit mont de saint-Quelque, érodé, affaissé,  
le dos arrondi, qui n'a plus le lustre et les arêtes nettes  
des pics plus neufs d'une chaîne plus jeune  
(les autres maisons du hameau),  
et le vent vivant toutefois s'y prélassé ou agite sans distinction,  
et le vivant y vit tout pareil, tout autant ou tout plus,  
que là où les êtres humains habitent encore  
eu égard à tout ce qui vit, a vécu, vivra,  
et au regard de l'ensemble du vivant,  
c'est toujours demeure de vie

PÈLERINAGE CHEZ LES VOISINS



Invitation :  
« pour une promenade routière-chemins-creutière-forestière  
du 48.15095 : - 3.27094, Kerzaoz  
au 48.15138 : - 3.30226, la Chapelle Notre-Dame de la fosse.  
Il s'agit du lieu d'un petit pèlerinage quotidien. »

Variante :  
Chercher sur vos chemins des lieux favorables aux cérémonies  
entre cohabitants du monde vivant

Lieu d'exploration:  
De Kerzoze (Mellionec)  
à la carrière, chapelle et fontaine de Locuon,  
ou lieu où les éléments se côtoient de manière  
à encourager la cérémonie.

Nous marchons, attentives aux ambiances, aux paysages, aux plantes des talus. Nous discutons de nos perceptions, du rôle de la marche et des promenades dans notre quotidien, comment cela nourrit la création.

Pas à pas, l'être au présent s'installe, par la médiation des impressions directes. Les herbes s'égrainent sous les mains, le soleil chauffe les peaux alentours, l'orage contenu, les odeurs en dedans, sur le bord, toutes prêtes à surgir.

Nous atteignons le hameau. Déjà s'y perçoit une vie entrelacée, maisons, pierres, plantes, hirondelles, bosquets et clôtures s'offrent logis. Les temps se confondent, participent les uns aux autres, s'étirent dans un quotidien, paisible synthèse de l'ancien et du nouveau.

L'église, sans surprise est là, au sommet, basse, trapue et claire, accrochée à son cimetière. Le dessous de la terre, taillé, sculpté, maçonné, pour abriter les pensées adressées à ceux qui nous viennent du ciel. La place est prise.

À l'orée du mur d'enceinte la forêt s'ouvre et nous plongeons. Les lichens, flamboient, dégringolent sur l'escalier de pierre, la cérémonie est ouverte, ici elle semble perpétuelle.

Happées, nous suivons l'itinéraire.

Le granit sous les pieds, délivre, à chaque appui, ses pulsations telluriques. Nous descendons sous la terre d'avant 2000 ans.

Carrière d'extraction, gouffre creusé, inframonde. Alliance.

L'eau abreuve le vivant. Mousses et fougères chevauchent les arbres montures, parent le derme granuleux et tatoué des parois de pierre.

Les cultes tiennent conseil sur la première plateforme. Chênes, châtaigniers et frênes en sentinelles du secret, leurs frondaisons mêlées calfeutrent l'ébruitement.

Les rhododendrons louent la lumière du printemps, libération de pigment.

Une déesse antique, anonyme, presque disparue dans l'effritement de la pierre, les mains solides sous ses seins, offre, son reflet décapité, à la pieuse Marie, malheureuse et glorieuse dans son trône rocheux.

Elles se font face, sororité ou défiance. Altérité.

Les racines dessinent les chemins qu'empruntent les sels humides de la terre pour se mélanger au ciel ; tiges, fleurs et feuilles en hôtel de l'union ouvert aux autres partenaires. Tout ce qui vit là concoure à célébrer, des langages multiples, de verbes, de lignes, d'odeurs, de bruissements et de piailllements, s'élèvent, plongent ou diffusent leurs odes.

Claire entre dans la chapelle humide et son chant emplît l'espace. Verticale, libre, elle s'associe au vivant, elle en suit d'invisibles modulations, la voix trait d'union.

J'écoute, tout à la fois, et chaque chose. Je remercie.

Plus bas encore, un autre plateau s'ouvre.

Celui de la source.

L'origine de ces co-présences.

La porte de l'autre monde pour qui porte un culte à l'eau.

Lieu de jaillissement, percée.

Libation du dedans de la terre, aux vivants qui l'habitent.

Précautionneusement nous plongeons nos pieds déchaussés dans le bassin.

Nous prenons garde à ne rien écraser.

Intérieurement, chacune a ses codes, pour adresser ses prières. À l'unisson du vivant qui nous embrasse, nous affinons silencieusement nos formules, pleines des paroles ancêtres, et de celles à venir, sans peur du hors piste.

À nos pieds nagent de jeunes salamandres.

Une grenouille imperturbable nous enseigne son savoir des métamorphoses, et sa joie des transitions et des changements d'états.

Nous voilà sous de bons auspices.

Lentement nous reprenons la route. Nos corps sur les chemins, nos pas qui scandent peu à peu, à travers bois un retour à la surface.

une pensée pour l'accolade  
embrasser entrelacer mélanger côtoyer concourir confondre  
alliance sororité synthèse, et,  
trait d'union,  
une ode à l'unisson  
– même si la question de l'altérité est posée  
l'invitation à agréer l'irruption du sacré  
se propose sur la porosité des choses entre elles  
ces « coprésences qui marchent, nagent, plongent de concert »  
se chevauchent dans l'impression d'un concerto  
en effet  
le chant,  
de l'une d'elles,  
et de toutes

les lisières sont encore dans l'orée et l'enceinte ;  
et le plongeon qui les brouillent  
dans le « derme » des pierres aussi,  
la peau des choses et des corps  
qui à la fois ceint, (con)tient, sépare l'intérieur,  
et permet le contact avec l'extérieur  
derme, emprunté au grec derma 'peau',  
s'est dit d'abord de la peau dépouillée d'un animal,  
de boucliers faits en peau, de peaux préparées pour faire des sacs,  
et s'emploie, dès Homère, à propos de la peau humaine,  
puis, par analogie, pour la peau des fruits  
en anatomie, il désigne la couche profonde de la peau  
quand épiderme concerne la couche superficielle,  
et s'emploie au figuré pour « apparence »

tout ici « concoure » à se laisser toucher,  
en superficie et en profondeur

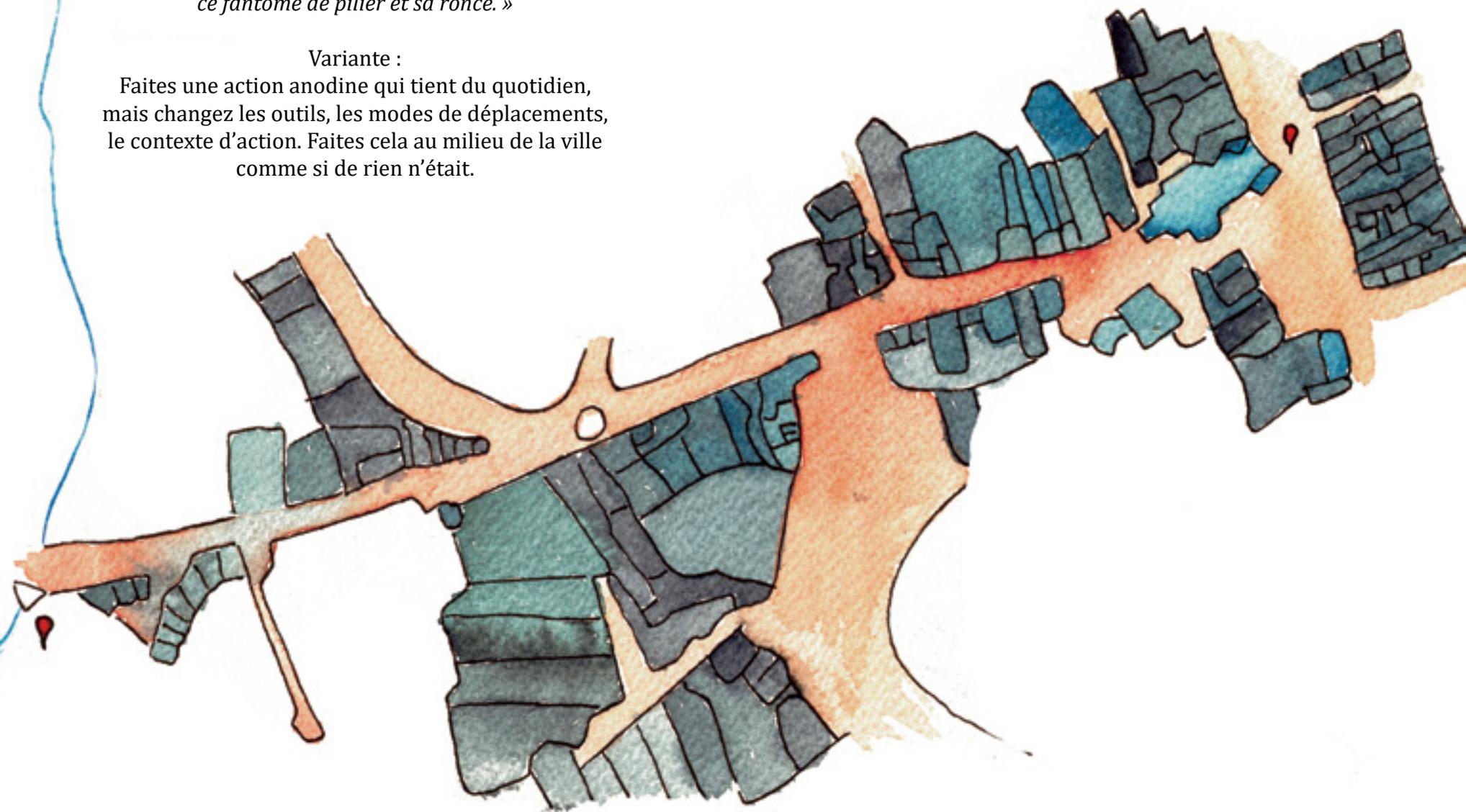
CHANGER DE VÉHICULE

Invitation :

*« Je te propose simplement de revivre le remplissage  
d'une brouette d'eau à la pelle au lavoir de Rostrenen  
[...] et (sur la place des Halles) tenter d'arroser  
ce fantôme de pilier et sa ronce. »*

Variante :

Faites une action anodine qui tient du quotidien,  
mais changez les outils, les modes de déplacements,  
le contexte d'action. Faites cela au milieu de la ville  
comme si de rien n'était.



Lieu d'exploration :

Du lavoir de Rostrenen à la place des halles  
ou là où bon vous semble, mais si possible  
au milieu d'autres humains.

Comme une élève consciencieuse, j'ai suivi la consigne.  
J'ai rempli d'eau du lavoir une brouette à l'aide d'une pelle.  
J'ai veillé à en renverser le moins possible en gravissant les marches de l'escalier. La brouette est lourde, et peu maniable, je m'applique. J'essaie de concilier vitesse et précision quand je dois l'incliner pour gagner le palier supérieur.  
Je ne m'en sors pas si mal.  
Je grimpe la rue, attentive à l'angle entre la brouette et la route pour garder l'eau. Je guette les nids de poules et respecte les règles de circulation.  
Je salue les gens sur mon passage.  
Rond point, rue principale, je ralentis sur les pavés de l'église.  
J'observe la dernière rangée d'escalier de la place centrale, j'emprunte le chemin qui me semble le moins pentu. Marche après marche. La brouette brinquebale, je stabilise et ne renverse rien.  
Je crois bien que les gens des terrasses autour s'interrogent et se poussent du coude, je reste les yeux plantés sur ma brouette et son contenu. Je traverse la dernière allée, serpente entre les tables des bars et les passants. Arrivée au pilier de bois les voitures devant sont garées serrées. Je dois manœuvrer en plusieurs fois pour accéder à la petite ronce qui se love entre les plantes ornementales. Je vise et verse le contenu de la brouette. Trop vite sans doute pour que la terre n'absorbe, car une grande partie rigole sur les marches de pierre. L'eau couleur de rouille soulève de la terre, les couleurs fusionnent. Je ne m'attarde pas.  
Je repars, assez fière d'avoir tenu parole, et concouru au bien être de cette ronce transplantée quelques mois plus tôt, arrachée, malmenée et pourtant toujours là.

Anne dérobe un véhicule mono-roue à deux bras stationné dans l'allée d'une maison au portail gris sur le chemin de Campostal.  
Elle est munie déjà d'un véhicule transitoire mono-manche à demi-cuiller. Leur conversation métallique brinquebale dans la longue descente jusqu'au vieux lavoir. Les véhicules s'y disposent avec ergonomie sur les pierres de margelle. Outre sa fatigue intestinale de vieille rouille, la brouette volée, blessée dans un taillis de ronces, accuse une inquiétante fissure. Un calfeutrage hasardeux de sparadrap est opéré.  
Puis Anne se déchausse et amarre ses pieds dans l'eau claire. Pelle à pelle, elle entame la transvasée vers la brouette. L'eau se débat de toutes ses éclaboussures mais cède de légères parts de sa matière. Les reflets du soleil toutefois échappent à cet exil forcé. Une fois prise dans l'ancre du véhicule, l'eau quitte son transparent visage et fronce d'écarlates sourcils au contact du fer rubigineux, la moutarde lui monte au nez et le pourpre aux joues, vain éclat de colère.  
« La première marche est la plus haute » dit Anne en exécutant ensuite la périlleuse manœuvre de désenclavement du véhicule roulant, non sans secousses, non sans dépenses, non sans élégances pourtant. Le pansement chétif fait preuve de bonne volonté dans la musculeuse remontée de la pente, effectuée sans l'appui de la rampe rouge de rage, qui manifeste en silence son désaveu par une longue effluve de peinture fraîche.  
À mi chemin néanmoins l'entreprise trouve ses soutiens rassemblés, tout d'abord en un cordon balisé de populeuses graines fusiformes jaune pâle, s'abreuvant joyeusement aux pointillés d'eau en fuite que le véhicule disperse dans son essoufflement. Et c'est ensuite toute la flore d'interstices qui l'accompagne de son vert vacarme d'encouragement, à peine couvert par les intermittences des moteurs automobiles, une émeute végétale de bonne ressource à l'approche du col de Saint-Escalier, ultime effort de l'étape franchie à bout de fuite tandis que les biceps tétanisés du sparadrap lâchent mais voici le sommet bitumé et au terme d'une dernière manœuvre en épingle le véhicule cabré verse enfin sa précieuse obole blonde, transmuée de la rouille à l'or, de la colère à la vertu, sur la ronce clandestine, espoir ténu, tenace, des attenances forestières.

À LA SURFACE DE L'EAU VERTE  
LE TEMPS S'EST ARRÊTÉ

**Invitation :**

*« Sur les conseils de Cynthia, on s'est arrêté visiter la zone humide de Lan bern, entre Rostrenen et Carhaix. [...] Notre faim de marche n'étant pas rasasiée nous avons suivi un panneau annonçant la direction du canal de Nantes à Brest. »*

**Variante :**

**Marcher au présent**

**Lieu d'exploration :**

**De la zone de Lan Bern à la grande tranchée de Glomel  
ou sur les sentiers de votre choix**

L'invitation de Guilhem nous laisse perplexes.  
Il nous indique un itinéraire : de la zone humide de Lan Bern à la grande tranchée de Glomel.  
C'est une promenade qu'il fait 8 mois après sa résidence, alors qu'il vient récupérer la sculpture réalisée lors du circuit In-Cité.  
C'est une balade hors temps, hors champ, un contre-point, une marche longuement désirée dans une journée qui s'étire en autre chose.

Je ne sais pas par quel prisme aborder le récit que m'en fait Guilhem. Je perçois qu'il y a un désir de vivre un intervalle sans distance, d'être là, de faire partie du lieu, du moment. La marche semble être le véhicule possible vers une coïncidence de l'être sentant et de l'être au présent. Vraisemblablement il y a un fil à suivre autour du temps. Mais peut-être aussi devrions nous être attentives aux oiseaux pour rejoindre un point d'attention de cet amateur d'ornithologie.

Décidées à suivre le même parcours qu'il a emprunté avec ses amis, nous loupons pourtant le parking et entamons la promenade à l'envers. Nous suivons un chemin à travers une forêt très parcimonieuse en présence aviaire, écartant de fait la piste animale ; en silence, chacune cherche à voir, à sentir, à vivre une expérience singulière. Ça ne vient pas, les pas mènent ailleurs, l'esprit est trop volontaire. Arrivées à la grande tranchée de Glomel, nous constatons que nous nous sommes trompées de sentier et décidons de rentrer en longeant le canal, sans rejoindre la zone de Lan Bern, trop éloignée, pour alors.

Nous nous avouons nous sentir en tout point hors piste.  
Au moment où, entrées dans une marche machinale, nous relâchons notre attention pour discuter de chose et d'autre, je suis arrêtée par la surface de l'eau du canal.

Nous suspendons nos pas.  
Nous nous asseyons.

Une épaisse coulée verte éclatante ondoie très lentement, sur le dos d'une eau presque immobile. Des feuilles d'automne, perles jaunes, rouges, vert doré, constellent ce pelage liquide.  
Happées nous plongeons en sensation, nos corps réseaux de fluides épais, en écho de ces écoulements silencieux.  
La matière qui tapit la surface, peinture épaisse de pollens déposés, semble s'étirer sans fin en chevelure opaque et irisée d'une méduse à la dérive.

Les mouvements sont lents, presque stagnants, un film au ralenti.  
Le vent brouille les perceptions, se joue des épaisseurs, freine la progression d'une veine.

Une petite feuille à la surface, remonte, doucement portée par la brise, à l'inverse du mouvement général. La mécanique des fluides est étrange, nous semblons prises dans l'épaisseur d'un tableau en formation, peinture, coulures. Des lignes s'écrivent, d'autres renoncent, se contrarient, percent. On devine des transparences et des profondeurs, sous la croûte supérieure d'autres courants, plus libres, serpents parmi les plantes aquatiques, léchent le sol limon.  
Le temps n'est plus temps, le temps est matière dansant sous le soleil, le temps est pollen, il est la brise qui encourage la feuille à remonter le courant. Le temps a cessé d'être ailleurs. Il s'offre entier, dans l'étoffe du moment, en corps à corps.

Nous ne cherchons plus, nous adhérons.

« hors-champ » c'est le mot, même sur le trajet tracé  
si même les pas se contiennent sur la ligne, chou fleur chou fleur,  
ce que tout le reste bouine !  
comme le dessein bascule  
et le présent rebondit  
surtout s'il l'on fait les choses à deux  
s'il l'on se souvient que itinéraire dans son latin de base était une  
'relation de voyage'  
comme un récit pour faire carte, et compagne  
et revenir sur les pas, ou pas

en solo ça marche aussi,  
si hors et champ sont dans un bateau...  
le trou dans l'eau fait son boulot

RELIER LES POINTS,  
DE L'ESPACE ET DU TEMPS

Invitation :

*« Le Tuchenn Kador, c'est le deuxième Mont qui accompagne  
la Montagne Saint Michel de Brasparts (...)  
Je t'invite à parcourir le sentier qui les relie. Le sentier des Crêtes. »*

Variante :

Reliez, dans une marche attentive, deux point haut du paysage.  
Guettez les histoires courtes et les histoires longues  
qui s'écrivent dans le paysage et dans votre corps.

Lieu d'exploration :

Du Tuchenn Kador au Mont St Michel de Brasparts  
ou de deux points culminants de vos alentours.



Depuis le premier sommet,  
je regarde, les pierres d'abord, leurs masses, leurs équilibres  
et leurs appuis corps à corps.  
Elles émergent, en clan, d'un paysage large, couleur de lune,  
végétaux tortueux et entrelacés.  
La pierre, sous les pieds, sous les mains, chante l'histoire longue,  
la rencontre des plaques, la fusion des roches.  
Plongées et renversements, le fond de la mer soulevé jusqu'au ciel,  
imperceptible, la poussée irrésistible, vertigineuse,  
épaisseur du temps.  
La terre éventrée, les côtes saillantes.

Sont venus l'eau, la glace, le vent.  
Leurs caresses et leurs arrachements.  
Les racines qui fourragent, les pattes qui piétinent.

Sous mes pieds,  
roches survivantes, témoins des temps géologiques.  
La vie et la mort des montagnes.

L'air frais, sans effort, emmène l'œil au loin,  
la chapelle du Mont St Michel de Brasparts.  
Plantée sur la roche voisine.  
Les âges et les histoires s'imbriquent,  
la pierre et la lande devenues hôtes de nos légendes,  
de nos croyances, abritent nos histoires, notre histoire.

J'entame la marche, lentement, et en silence, je relie les points,  
de l'espace et des temps multiples.  
Sur le chemin caillouteux je veille à guetter  
les histoires perceptibles qui s'y écrivent.  
Les miennes, les autres, et les tout autres.

ce serait un peu une attention sculpturée aux choses,  
de l'espace et du temps ?

à ce qui fait relief (relief aussi comme ce qui reste,  
et avec la sonorité de relie, les points relevés et reliés)  
« de vos alentours » : dans un paysage, avec son propre corps, et,  
avec un autre corps  
relief est né de relever, avec d'anciennes formes oubliées comme  
'je relief' à l'indicatif présent ;  
mais les emplois en relation avec le verbe ont disparu,  
on ne connaît plus que, au pluriel,  
les restes que l'on enlève de la table d'un repas terminé ;

sous l'influence de l'italien relievo 'ce qui fait saillie',  
le mot devient un terme de sculpture, d'abord technique,  
'ouvrage relevé en bosse', qui donnera à l'architecture  
bas- et haut-relief,  
puis s'étendant à tout ce qui fait saillie sur une surface,  
pour désigner même l'apparence de saillies et de creux donnée à  
un tableau ou une photographie, par le jeu des clairs et des sombres  
le sens figuré de 'ce qui ressort, tranche sur le banal, le commun'  
mène à 'éclat, considération dans le domaine social',  
métaphore spatiale sur l'élévation  
le relief spécialisé de la géographie physique  
est ensuite entré dans l'usage courant,  
et en acoustique, pour désigner  
la sensation auditive de l'espace donnée par les deux oreilles

dans la géologie de l'éphémère, voir un oiseau ou un insecte perchés,  
ou l'ombre d'un nuage,  
comme un repère immuable pour un temps donné,  
pas plus court selon l'échelle donnée  
que celui d'un roc voué à l'érosion

« les reliefs du festin »,  
nous évoluons partout dans les miettes minérales

TÂCHER DE S'ÉGARER



Invitation :

« Sur le plan, à l'est de Kerbescont, un homme possède des vaches à viande. Elles sont dans une ferme, entourée par des champs, au bout d'une route qui finit ou bien qui commence. Je suppose qu'on n'est pas sensé aller dans les champs parce qu'ils sont possédés par l'homme qui possède les vaches. Mais ce n'est pas marqué sur le plan. Si l'on prend la voiture pour aller jusque là-bas, la distance qu'il reste pour aller à pied là où on a envie est plus courte que par le nord. Si on y va en voiture, l'homme verra la voiture, alors il vous demandera ce que vous faites là. C'est gênant parce que vous ne faites rien là, vous voulez juste traverser son champ, et ça, ce n'est pas très intéressant à raconter à l'homme, d'ailleurs quand vous lui direz, vous verrez qu'il n'est pas très intéressé, et vous, vous serez gêné. Mais bon, ce n'est pas très grave, ce qui est important, c'est d'aller au plus court car c'est la meilleure manière de se perdre. Quand on se perd, il y a des barbelés, des fougères, de l'herbe, des fourrés, des lapins dedans, des arbres au bord de l'herbe, une pente, de l'ombre qui brunit sur les feuilles mortes, de la lumière qui verdit à travers les cimes, des plantes rases et luisantes qui croissent en même temps que le bruit de l'eau, des rochers, de la mousse, de l'eau, de la boue, un talus, puis finalement un chemin. Après c'est fini, une fois sur le chemin, vous n'êtes plus perdu et vous pouvez rentrer chez vous. »

Variante :

Choisir un point d'arrivée et un point de départ.  
Ne faire que du hors piste pour les relier,  
viser à l'oeil le chemin le plus court.

Lieu d'exploration :

Depuis l'est de la forêt de Kerbescont  
jusqu'à un lieu de la forêt gardé en mémoire incertaine  
ou entre deux points soit connus de mémoire  
soit répertoriés sur une carte.

Quand on se perd il y a les impacts des sabots de vaches qui creusent le champ en pente, le corps qui s'incline sous le feuillage bas des noisetiers, le sol mou, marécageux, qui aspire sans céder chacun de nos pas. Quand on se perd on sourit au tronc tombé exactement sur notre trajectoire et qui forme un pont sur le ruisseau, on suit les sentes, les esquisses de chemin.

On se guide au souvenir, à la sensation dans un dédale forestiers d'indices qui se ressemblent. On écoute nos curiosités, et nos sympathies, du lichen chevelu sur un rocher rond, des galeries découvrant des manèges racinaires, des faines de hêtre encore duveteuses.

On hésite, se pensant trop haut, s'apprêtant à entamer la pente dans les feuilles mortes. Non, la lumière entre les hauts arbres sur le squelette d'une sculpture de bois a attrapé l'oeil de Sophie.

On ne cherche plus. On prend le temps d'être là.

Puis nous rejoignons le chemin.

Quand on se perd il y a  
; des pentes  
départ à l'aplomb d'un pignon de hangar  
descente en plongée dans le déclin raide du champ  
remontée de l'oblique moelleuse de la forêt  
innombrables inclinaisons de troncs  
; des lignes  
coupées à angle droit, paotr-saout, ruisseau, talus, troncs couchés ou  
longés dans le fil, à la corde d'un arbre mort,  
en équilibre sur un arbre mort,  
sentes  
traits de lumières et ombres droites  
innombrables tracés de troncs en mikado  
traversées, enjambées, tangentées  
; la forêt, crayon mine B virtuose, chorégraphe de la parallèle ivre  
; la petite sapiens, enfant perdu dans les jambes des géants  
et puis des trous, cavités animales ou creux d'arrachement,  
des bosses, des fesses  
et la mort reste à l'air libre,  
les vivants vivent placidement encombrés de leurs morts.

SI J'ÉTAIS UNE RONCE



*« Si j'étais une ronce,  
je m'enroulerais dans les ronds points,  
m'aggriperai aux frontières qu'on nous érige,  
procurerai de l'eau à d'autres ronciers,  
me déploierai dans un monde où les colonnes ne sont pas piliers,  
formerai l'épineuse armée qui dévorerait les murs  
et proliférerais jusqu'à ma dernière feuille.  
J'aurais des poulets, du beurre et un tas de fumier. »*

Invitation :

*« Peut-être que je pourrais te glisser  
d'aller rendre visite à Notre Dame du Roncier...  
quelques feuilles de ronces en offrande,  
et puis je te soufflerai, d'une ronce l'autre  
d'aller voir notre pilier des halles et son roncier  
et puis d'aller au Couarn chez Andrew  
rendre visite aux poteaux reliques des anciennes halles...  
et peut-être y déposer quelques feuilles de roncier. »*

Variante :

Visite une ville, en opérant une sorte de dérive où la ronce sera ton guide. Suis les rues ou soit ton regard soit ton flair t'indique que la ronce s'installe et prépare la suite.

Guette les effondrements, les trous dans le bitume, les mauvaises jointures. Marche, sans avoir peur des détours, jusqu'à ce que tu gagnes les bords de la ville.

Accélère dans les zones pavillonnaires trop entretenues ou non, plutôt ralenti justement. Guette plus attentivement encore les interstices où s'organise la résistance. Continue ta marche jusqu'à rencontrer enfin l'épanouissement d'un roncier.

Assieds-toi un instant pour mûrir un poème.

Adresse-le à la plante.

Sur ton retour, si le cœur t'en dit, dans la rue ou au bistrot demande aux gens quel projet de ronce ils auraient pour le monde.

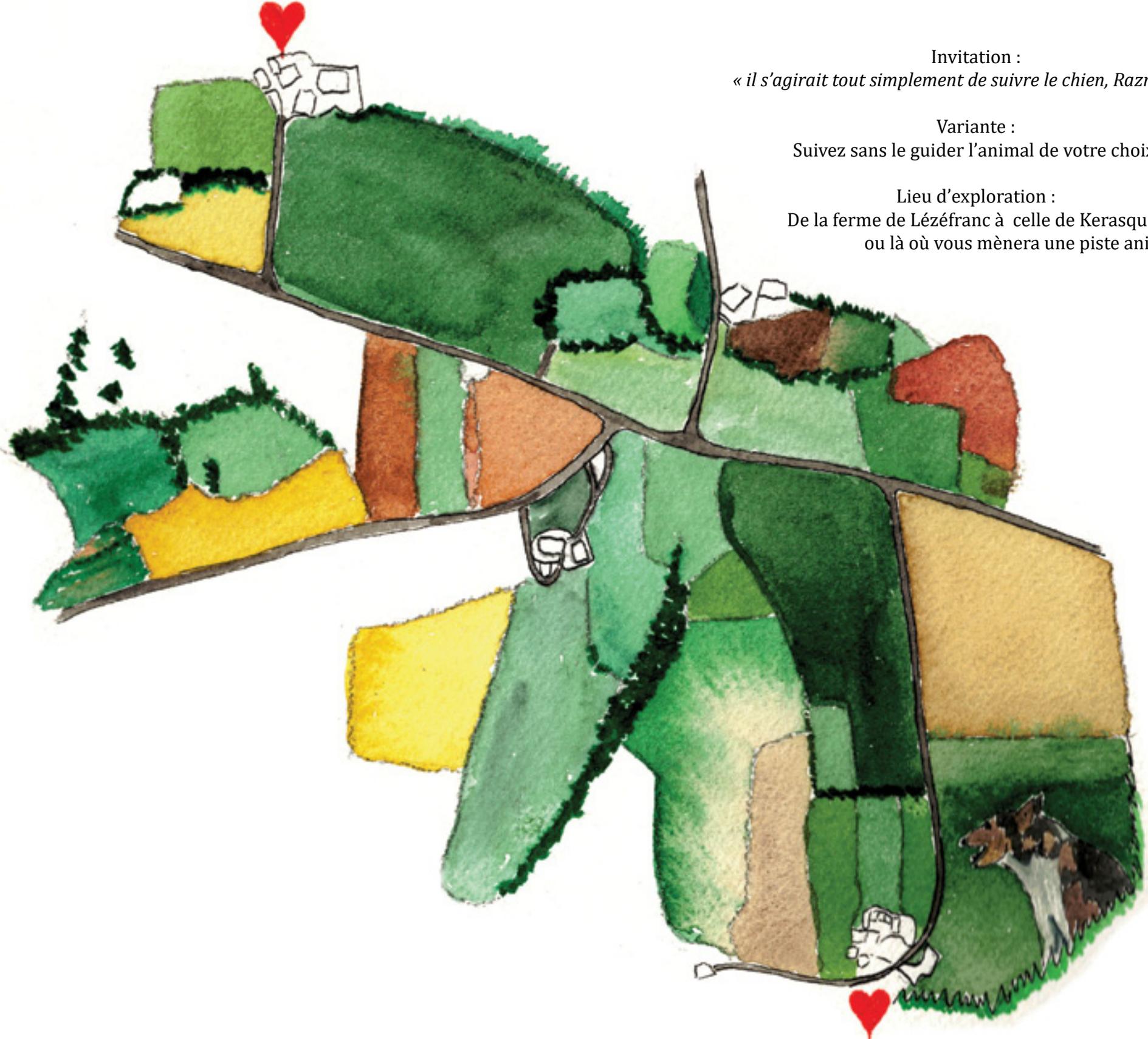
Lieu d'exploration :

À Rostrenen (littéralement la colline aux ronces)  
ville de Notre-Dame du Roncier, riche en légendes, ou  
n'importe quelle petite ville où les ronces guettent les faubourgs,  
se glissent dans les failles, et où les habitants sont joueurs.

Si j'étais une ronce,  
je mûrirais secrètement  
des plants souterrains  
de réenforestement du monde.  
Sous des airs d'humble simple,  
savamment, je préparerais l'humus  
du labeur de mes racines  
pour qu'à l'ombre de mes roses,  
sous le piquant de mes épines,  
s'élèvent vaillantes,  
des forêts en devenir,  
sur nos mondes qui s'effondrent.

Si j'étais une ronce, je serais autopophage.  
Ceci serait mon sang  
et chaque été ensuite ma sève cannibale.  
Venez et prenez-en et laissez m'en,  
les inaccessibles, les baies escarpées,  
amen

SUR LA PISTE DE RAZMOCKET



Invitation :  
« il s'agirait tout simplement de suivre le chien, Razmocket. »

Variante :  
Suivez sans le guider l'animal de votre choix,

Lieu d'exploration :  
De la ferme de Lézéfranc à celle de Kerasquer  
ou là où vous mènera une piste animale

Nous avons rendez vous à 9h avec Eric et Laurence dans leur ferme à Lézéfranc. Quentin nous a proposé de venir nous promener avec Razmocket, le petit chien fort sympathique de la ferme.

Lors de sa résidence artistique il l'a suivi sur les chemins et a découvert les ruines d'un moulin, qui lui ont servi de modèle pour son travail de sculpture.

Cette idée me plaît, arpenter les alentours, avec un guide non humain. J'en ai déjà fait l'expérience, en suivant Ourouk, une chienne Leonberg, dans des forêts d'Auvergne. Ces promenades d'alors me laissent le souvenir de perceptions décalées, les sens à l'affût de ce qui nous est imperceptible et que l'animal goûte lui pleinement. Odeurs, ouïe, stimuli associés, truffe au vent, à la terre, oreilles dressées, devant, derrière, changement de direction et sens de l'orientation. Mystère et os déniché. Fond de vallée.

La promenade en perspective est alléchante.

Nous sommes chaleureusement accueillies par nos hôtes autour d'un café. Après s'être donnés des nouvelles, nous exposons notre projet de promenades avec Razmocket.

« Ah ! Razmocket, toujours en promenade celui-là, il ne revient presque plus depuis qu'il est papa »

Nous apprenons alors que le chien de la ferme a quasiment élu domicile dans la ferme voisine, où une portée dont il est le géniteur a vu le jour. Il passe son temps, nous dit Eric, à regarder ses petits grandir, et à tenir compagnie à la mère. Il revient de temps en temps, fatigué, se reposer, dans la cour, à l'ombre des arbres.

Razmocket est papa et de surcroît semble amoureux !

Qu'à cela ne tienne, nous remonterons sa piste, pour suivre, même sans lui, son trajet quotidien.

« Tu remontes la route, tu prends la départementale à gauche, puis ce sera la deuxième à droite au calvaire, la ferme est à 200m », je demande si Razmocket suit la route pour s'y rendre.

« Oui »

Nous voilà parties, les pieds sur le bitume, sur des routes tracées à angle droit, longeant des champs cultivés, sans plus aucune haie. Il fait chaud, nous sommes loin du charme des chemins creux et des sous bois, dans lesquels nous imaginions fureter.

Au calvaire, nous situons la ferme, nous imaginons les réorganisations familiales qui y ont lieu, puis nous faisons demi-tour.

Ne souhaitant pas faire irruption dans l'intimité des chiens et de leurs maîtres, nous reprenons la route et achevons, sans aucun doute, la promenade campagnarde la plus anthropisée que nous avons suivie dans notre cadre de recherche.

pendant que les hirondelles,  
depuis la dernière traite effectuée par Éric,  
perpétuent leur usage du lieu vacant  
après le départ des autres usagers, en retraite, en réforme...  
et par la vivacité de leurs vols, traits vifs d'un lieu à l'autre,  
tracent des lignes entre les reliefs

dans quelle partie de leur corps, dans quels tracés sensuels,  
dans quels schémas de bave vite évaporée,  
les animaux lisent-ils leurs lignes de vie, de chance, d'amour ?

impossible de ne pas se voir  
– ce qu'Anne nomme sa « poétique de la parenté » –  
dans ce bel au-ras-des-pâquerettes de Razmocket ;  
il y a des petits à chérir,  
petits chiots, petits chemins, petites choses,  
le travail de chaque jour est de les choyer  
somme toute, nos mêmes petits choix quotidiens,  
petites joies communes

FLAIRER LA FORÊT



Invitation :

*« Lien avec le bois comme matière vivante, comme matière de travail,  
mais aussi comme vecteur du geste, comme transmetteur  
de la pratique artisanale.*

*À l'arrière de la scierie*

*le patron nous a fait une description paysagère  
exposant les liens entre géomorphologie,  
substrat rocheux et ressources forestières.*

*Cette discussion fut brève*

*mais m'a ouvert sur une lecture du territoire très enrichissante. »*

Variante :

*« Je t'emmenerais bien faire un petit tour dans le bois  
autour de chez moi. »*

Lieu d'exploration :

Paysage depuis la scierie de Carnoët au bois du Nezert  
ou là où vos affinités forestières vous conduisent.

Cynthia m'a emmenée derrière la scierie que Jérôme mentionne dans son invitation. Notre visite s'est faite en dehors des horaires de travail et ni les ouvriers, ni le gérant n'étaient là. Deux grands chênes majestueux encadrent le chemin d'entrée de la scierie. Ensuite les verticales se couchent et nous serpentons entre les grumes, les planches, les bois usinés. Sur le parking chutes et croûtes partiront en broyat. Les hangars s'ouvrent sur un panorama découvert. Je cherche, moi aussi, comme Jérôme, à lire ce paysage à travers la ressource forestière, mais je reste bien à sec. Je vois des parcelles agricoles, bien organisées. Parfois, clairsemées, des parcelles d'arbres plantés. L'arbre n'est pas forêt, il est bois, ressource, matière première. C'est une culture à part entière, avec ses temporalités, ses métiers, ses usages, son histoire longue, et de forts imaginaires associés. Une culture à taille d'arbres. L'arbre est feu, l'arbre est charpente, armoire ou manche de couteau, l'arbre est bateau, sculpture, table à manger, l'arbre est papier, carton, crayon, l'arbre est châtaigne, pomme, baie. L'arbre est un devenir bois. Il sera brûlé, poncé, raboté, percé, broyé, cuit, filtré, ciré, traité. L'arbre a ses métiers et ses gestes associés. Odeurs d'atelier et de résine, copeaux et poussière mélangés. Matière malaxée, mise à nue, veines, noeuds et paysages, les strates polies d'un corps, que la vie longue et accidentée, dessine. Les pieds dans les copeaux, nous toisons ce paysage, à la recherche de ce que nous disent les quelques arbres à l'horizon. Compagnons de toujours, nous savons ce qu'on leur doit, leurs sèves ont nourri notre sang, ont composé nos histoires, et nos refuges. Mais l'arbre devant nous, n'est plus l'habitant des forêts. Il est plantation, bois de construction, réserve de chasse, ou sanctuaire privé. Il a perdu en robustesse, en épaisseur et en mystère, les histoires s'éloignent, les intimités se perdent. Sa présence, devenue répétition du même, rare ou chétive, est étrange, tant nos histoires semblent liées. Toutes ces parcelles qui s'ouvrent, sans talus, me font l'effet moi-même d'être à découvert, vulnérable animal,

en perte d'abri et de ressource.

Nous partons.

Cynthia m'invite alors à une promenade dans les bois qui jouxtent sa maison. Nous marchons à couvert, sur les chemins creux, sur ses chemins refuges quand tout va trop vite ou bat trop fort. Les arbres sont beaux, mélanges d'essences, d'âges et de présences. Elle me montre des nids de buses à la fourche de deux grands pins. Le sol est souple, la lumière filtre, le vent se calme, les pensées aussi.

Même petite, même avec le bruit de la route en arrière fond, nous sentons qu'ici il s'agit d'une forêt. L'homme semble avoir oublié d'y exercer son administration.

L'arbre est arbre avec feuilles, fruits ou graines, racines et branches. Il a ses amitiés, ses hôtes et ses parasites. L'arbre est arbre, relié au sol, au sol épais, profond et vivant, qu'il contribue à enrichir. Le bois dont il est fait croît encore, corps organique, dont chaque couche d'épiderme compte.

Les arbres sont chênes, hêtres, pins, noisetiers, houx. Ils poussent sans tuteurs, tordus parfois pour gagner la lumière. Lutte, ou entraide, certains s'emmêlent, étouffent ou courent vaillamment vers le ciel festin. Chacun fait sa place, les silhouettes singulières modèlent les troncs. Les identités se forgent.

Cynthia a choisi cette bâtisse en bord de route, car elle ouvrait sur ce bois. Une extension sauvage de la maison pour elle et sa fille. J'ai consulté les cartes et vues aériennes de cette parcelle de forêt depuis la carte de Cassini (entre 1750 et 1786) puis celle de l'état major (1820 à 1866) et des vues aériennes depuis 1940 à nos jours. La forêt subit des transformations incessantes. Entre 1750 et 1860, elle est continue, s'étendant du Nezert à Treffrin et s'élargissant à l'Est. En 1942 il n'y a presque plus rien, l'immense majorité a été mise en culture.

Les petites poches qui apparaissent sur toutes les cartes tiennent donc de l'exception et relèvent de la forêt ancienne dont la petite parcelle près du ruisseau en dessous de chez Cynthia et deux autres un peu plus haut. Chose rare en Bretagne qui a subi une déforestation massive.

Pourquoi cette persistance « sauvage » ici ?

Je n'en sais rien.

Cynthia a eu du flair.

d'abord « odeur »,  
d'après sa source latine fragrare  
'exhaler une odeur agréable',  
et puis désignant l'odorat,  
flair ne s'emploie plus guère aujourd'hui qu'à propos du chien  
quoique figurément il se dit de l'aptitude instinctive à deviner

une autre piste d'enquête peut-être :  
retrouver dans quelle langue  
les mots humer et penser  
ont même racine ?

Je remercie en premier lieu Cynthia Guyot qui m'a invitée à vivre cette expérience de résidence curatoriale en m'accordant une grande liberté et une confiance solide. Ta générosité et ton engagement m'ont inspirée et animée toute cette année et demie.

Je remercie très particulièrement Sophie Hoarau, d'avoir accepté joyeusement d'entrer avec moi dans ces jeux d'arpentages. Merci pour ta disponibilité et ton compagnonnage entier, précis et poétique.

Merci aussi à toute l'équipe de la Fourmi-e, salariée et bénévole, Alan, Gwen, Alice, Eric, et toutes celles et ceux qui ont oeuvré autour. Merci à Aurélie Besenval, l'itiniatrice de cette fourmilière.

Merci à tous les artistes avec qui j'ai eu le plaisir de travailler de loin ou de près cette année :

Rachel La Prairie, Stéphanie Doroche, Emanuelle Zitte, Guilhem Gauguier, Jérôme Goslin, Nespoon,

Versants : Jérôme Maillet, Tangui Robert, Gaëtan Chevrier ;

Mélanie Busnel, Erwann L'Hermenier, la compagnie version 14, Street Art sans frontière, Lilian Porchon, Anna Le Bozec, Léo Merlin, Marion Arnoux, Matthieu Griesmann, la collective des artistes locaux, Achille Berthoux, le Bureau des pensées perdues, les loufoqueries on the street, Amélie Grosselin, Quentin Montagne, Anais Dunn, Joëlle Colombani, Marjorie Burger Chassignet, Erwann Babin, Pauline Weidmann, Sylvain Gouraud, le théâtre du Grain, Sylvain Lorain, Camille Guérin, Claire Rose Barbier.

Merci à Eric et Laurence Legreat, Brendan Luzu et Clément, de nous avoir accueillis chaleureusement sur leurs fermes.

Merci à celles et ceux qui nous ont aidés et soutenus dans les villes, villages et campagnes du centre Bretagne.

Merci à la DRAC qui a financé ma résidence et cette édition.

Merci à mon amie danseuse Aline Fayard, dont le projet des marches chorégraphiques « Brouiller les pistes » m'a probablement soufflé cette envie d'explorer autrement nos paysages habités.

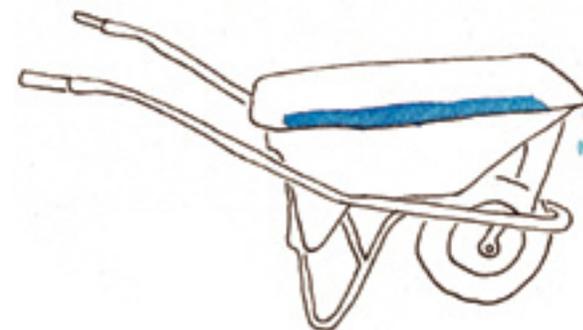
Merci à celles et ceux qui cherchent, dans la vie quotidienne, à travers l'art, la littérature et la science, d'autres manières de chercher pour qu'adviennent des possibilités nouvelles de penser, de dire, de vivre nos relations aux vivants.

Merci aux lieux de traverses ou de logis et à leurs habitants de tous poils ou de toutes feuilles. Ces cohabitations sont parentées refuges.

Merci à Alain Rey et à son dictionnaire historique de la langue française pour les éclats de lumière en rab.

Merci aux amis et à ma famille.

Toujours, beaucoup remercier.



Ce petit livre est une invitation à jouer à des jeux de grand air.  
En suivant la piste de différents artistes vous partirez à l'exploration du monde qui vous entoure et dont vous êtes partie prenante.  
Probablement vous y ferez des rencontres déjà rencontrées et arpenterez des chemins déjà empruntés.  
Loin de l'extraordinaire, ces aventures vous invitent au petit décalage, à l'attention accrue au vol du bourdon et à l'épaisseur de l'herbe.  
Une invitation à se confondre.

Ces propositions d'arpentages ont été compilées par Anne Da Silva, dans la compagnie rapprochée de Sophie Hoarau